

BeauxArts

magazine

SPECIAL
art & bd

MODE
HEDI SLIMANE

ÉVÉNEMENT
OUVERTURE
DU PALAIS DE TOKYO

REPORTAGE
ARTS AU MALI

REDÉCOUVERTE
LUCA SIGNORELLI

numéro 212 janvier 2002

M 1081 - 212 - 39,00 F - 5,95 €



Palais de Tokyo

l'art en chantier

Inauguration, à deux pas de la tour Eiffel, d'un véritable laboratoire de création ouvert aux plasticiens comme aux visiteurs. Un désordre prometteur et très attendu...



À l'heure où l'art contemporain ne cesse d'investir de nouveaux territoires et de conquérir d'autres publics, où les formes de l'expérimentation l'emportent sur les conventions dans lesquelles se reconnaissent l'œuvre achevée ou le pur chef-d'œuvre, le Palais de Tokyo bouscule la plupart

des poncifs hérités du sacro-saint culte des beaux-arts.

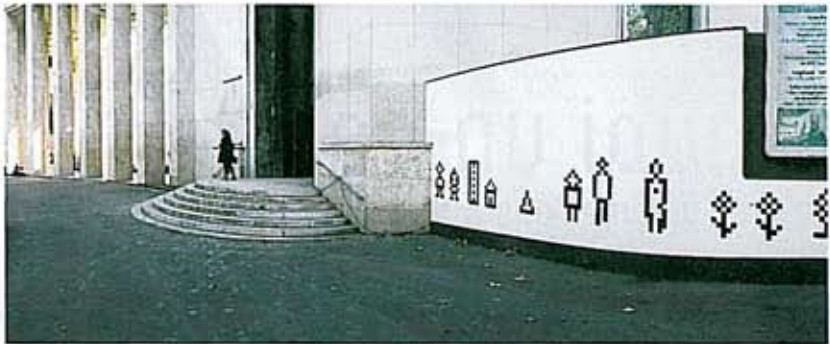
Ce nouveau «site de création contemporaine» n'affiche ni sigle ni logo, mais, plus prosaïquement, le nom de baptême des bâtiments érigés en 1937 pour accueillir, au lendemain de l'Exposition universelle des arts et techniques, le premier musée moderne de France. Ainsi, le Palais de Tokyo, vaste et lumineux, succédait au trop encombré musée du Luxembourg, avant de passer à son tour le relais au très high-tech centre Pompidou inauguré. Aujourd'hui, ses hautes façades monumentales s'ouvrent généreusement sur l'ampleur retrouvée d'un gigantesque espace intérieur définitivement décloisonné. Cette vérité nue, d'une virginité originelle, est le manifeste d'un site promis à l'interaction des événements d'un monde de l'art sans frontières où pourraient enfin se donner libre cours toutes les formes du nomadisme culturel contemporain.

En moins de 15 mois, à grands coups de Karcher et de technologies industrielles aussi peu coûteuses qu'efficaces, les architectes bordelais Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal sont revenus à l'essentiel. Un grand mur a été dressé pour accueillir des wall drawings, des plaques de tôle permettent de franchir les marches et des passerelles d'enjamber le fossé pour rejoindre l'avenue du Président-Wilson. Pas le moindre décor contraignant, mais de l'utile et du nécessaire pour que ça circule et que ça bouge ! Aux antipodes des espaces aseptisés où se disloquent des cadavres d'art contemporain, le Palais de Tokyo se laisse habiter par le beau désordre du grand atelier de l'art en train de se faire. Sa réhabilitation, opérée au plus juste, a plus à voir avec les friches industrielles et les squatts, où la création a trouvé refuge depuis belle lurette, qu'avec les cathédrales architecturales arrogantes des multinationales culturelles.

Comme au bon temps des utopies révolutionnaires, quand les palais du peuple des coopératives ouvrières répondaient

aux palais de justice de la bourgeoisie, ce palais ouvert de midi à minuit à tout d'un champ libre offert aux artistes eux-mêmes. Cette invitation à une fréquentation exubérante est tonique ! Alors que depuis 30 ans sévissaient partout des «centres» d'art, comme s'il fallait pallier le manque de repères auquel conviait pourtant obstinément l'art vivant, le Palais de Tokyo se plaît à déclarer son penchant pour la périphérie, fût-elle aux antipodes ! Moins instance de jugements péremptoires qu'espace de rencontres, le Palais de Tokyo s'est choisi pour référence de son dynamisme chaleureux la Djemaa El-Fna de Marrakech. Ici se joue le deuxième acte du grand affrontement inaugural qui avait vu rivaliser le musée national d'Art moderne et le tout nouvel «Arc» de Pierre Gaudibert. C'était en 1967, quand Paris inventait à son tour l'art contemporain et qu'une rétrospective était consacrée par le musée national à Pierre Soulages, un tout jeune peintre de 48 ans – du jamais vu dans un musée français – et que l'Arc du musée municipal présentait «le Monde en question ou 26 peintres de contestation», une exposition expressément prémonitoire de Mai 68. À cette exception près dont hérite le Palais de Tokyo, l'art contemporain était l'affaire exclusive des seuls artistes. Le renversement n'eut lieu qu'en 1972, avec l'exposition souhaitée par le président Pompidou au Grand Palais pour préfigurer Beaubourg. Depuis, cette institutionnalisation de l'art contemporain et son personnel d'experts ne cessèrent de prospérer au gré d'une gestion jalouse de ses prérogatives et solidement engoncée dans ses plans quinquennaux.

Le Palais de Tokyo rompt avec cette impotence omnipotente. Et se voit «boosté» par une quinzaine de jeunes spécialistes, aguerris moins par la carrière que par leurs expériences du terrain. La direction, bicéphale, s'est adjointe, pour l'accueil des artistes-résidents, les services d'un expert en «arrangements» inédits ! De quoi reprendre avec bonheur cette part d'initiative dont Paris s'était laissé déposséder depuis la disparition de sa biennale en... 1985. Bon vent donc à ce beau cargo «brut de chantier» joliment amarré au Palais de Tokyo pour que l'art soit à nouveau, selon la fameuse injonction de Robert Filliou, ce qui rend la vie plus belle que l'art. **JEAN-LOUIS PRADEL**



Pourquoi un centre d'art à Paris

Entretien avec Jérôme Sans & Nicolas Bourriaud, co-directeurs du Palais de Tokyo



Le Palais de Tokyo, site de création contemporaine, lieu chargé d'histoire, se définit comme un véritable laboratoire au service des créateurs et du public. Un lieu de vie dirigé par un tandem particulier, Nicolas Bourriaud (36 ans) et Jérôme Sans (41 ans). Rencontre.

"Beaux Arts magazine" : L'ouverture du Palais de Tokyo, site de création contemporaine, s'inscrit dans un paysage parisien et hexagonal en pleine mutation. Où vous positionnez-vous dans ce contexte général ?

Jérôme Sans : Nous arrivons dans un contexte tout à fait nouveau. Jusqu'à présent, il y avait des avenues clairement dessinées avec Beaubourg, le Musée d'Art moderne de la Ville de Paris, le Jeu de Paume... Et, en périphérie, il n'y avait que des galeries. La scène française s'est dotée depuis cinq ans environ de lieux différents comme les «artist run spaces». C'est une grande nouveauté, qui fait la force de la scène française du moment. Nous sommes là pour être un complément.

Nicolas Bourriaud : L'une des caractéristiques du Palais de Tokyo, c'est de disposer de la surface et de la visibilité d'une institution classique, avec l'esprit et certaines méthodes d'un espace alternatif. Nous souhaitons faire le lien avec toute une scène qui n'est pas formellement organisée et qui repose sur la spontanéité et l'enthousiasme.

Vous êtes issus du secteur indépendant, donc d'une autre manière de fonctionner. Comment avez-vous abordé un tel projet ?

N.B. : Nous avons commencé par examiner tous les constituants d'une institution qui doit présenter de l'art contemporain. Cela a commencé par les horaires (midi-minuit), les lignes de programmation, les vernissages... Notre programmation ne relèvera pas forcément du format classique de l'exposition. Notre référent, c'est le projet de l'artiste, et non pas l'exposition, qui renvoie à un espace. Nous pouvons monter des projets dans différents lieux du Palais, ou à l'extérieur.

J.S. : On assiste à une mac-donaldisation de l'institution. Que signifie l'institution à une époque où tout le monde travaille avec des paramètres immuables (mêmes horaires, mêmes cartons d'invitations, mêmes artistes et administrations...). Tout le monde fonctionne de la même manière, malgré les différences culturelles. Pourquoi cette «clonisation», alors que l'on entend depuis 20 ans que ce modèle est obsolète ? On va tenter des expériences, on ne sait pas si elles réussiront.

Comment va se dérouler la programmation ?

J.S. : Au départ, le Palais de Tokyo va ressembler à un marché couvert, en référence à la place Djemaa El-Fna, à Marrakech. Tout va dialoguer. Nous allons essayer de souffler sur la braise française et que cela embrase. Un «flux tendu», comme dirait Nicolas, du début à la fin. L'idée n'est pas de tout remplir. On veut en présenter beaucoup, mais bien. Développer le Palais de Tokyo comme un média au ser-

vice de tous les créateurs. C'est une autre manière d'aborder une institution, qui nous semble proche des besoins des artistes aujourd'hui.

Il a beaucoup été question ces derniers temps de la place des artistes français sur la scène internationale et de leur non-représentation au sein même d'institutions françaises. Quelle est votre position ?

N.B. : Elle est simple. On ne peut pas faire un travail efficace sur la scène française sans le contextualiser sur la scène internationale. Il faut confronter les artistes français à leurs homologues étrangers. Nous ne ferons pas d'exposition de jeunes artistes regroupés par nationalité. Une scène n'est pas fermée. Aujourd'hui, ce sont des réseaux, des flux, des gens qui se déplacent. Pour la première exposition, il y a un certain nombre d'artistes français qui sont dans un contexte totalement international. On veut aussi trouver des débouchés internationaux pour les artistes français. C'est un travail à long terme.

J.S. : Cela se résume à un accompagnement et à un engagement dans le temps et l'espace.

N.B. : Pour rendre service véritablement à la scène française, il faut déjà resituer Paris sur la scène internationale. Or, ce n'est pas en exposant des groupes d'artistes français qu'on y arrivera, mais en redonnant l'envie aux professionnels étrangers de revenir à Paris faire leurs emplettes et découvrir de nouveaux artistes.

Votre projet fait une place très importante à la pédagogie et à l'accueil du public.

J.S. : Il y a dans l'institution en général une énorme froideur, une mise à distance. Nous allons tenter d'instaurer une vraie proximité.

N.B. : Le premier vecteur de l'accueil, ce sont les horaires. Ils impliquent que l'on travaille sur une offre de services et un environnement plus complexe que dans la majorité des lieux d'art. Notre souci est de faire du Palais un lieu de vie, sans fioritures ni spectacle. Le public pourra voir l'accrochage et le décrochage des expositions, nous ne dissimulerons pas le processus de production. Et, au-delà, il est important d'attirer le public par une offre valable en soi. Que les gens commencent par se dire : «J'ai envie d'aller dîner au Palais de Tokyo.»

Le mécénat aujourd'hui est un élément clé du développement de l'institution. Comment avez-vous procédé ?

J.S. : Comment penser le monde d'aujourd'hui sans l'énergie des entreprises privées ? C'est comme si on demandait aux magazines d'exister sans la pub. Nous avons la chance, en France, d'avoir des subventions pour exister. Parfois, ce n'est pas suffisant.

N.B. : Notre système est celui d'une économie mixte, le public corrigeant le privé, et vice-versa. Nous travaillons avec nos partenaires sur un segment particulier de la programmation, comme avec la Caisse des Dépôts et Consignations qui finance la ligne «Module».

PROPOS RECUEILLIS PAR FRANÇOISE-ALINE BLAIN







historique et métamorphoses

- 27 mai 1937 : Paris est pour quelques mois le centre du monde. La capitale française inaugure l'exposition internationale "des Arts et Techniques de la vie moderne", dont les pavillons s'étendent du Grand Palais jusqu'au Trocadéro. Mais l'exposition internationale est également l'occasion de doter la capitale de ses deux premiers grands musées d'art moderne, à l'image de ses rivales européennes : le musée des "artistes vivants" (dépendant de l'État) et le musée d'Art moderne de la Ville de Paris (situé dans

l'aile est). Parmi les 128 projets en compétition (dont Le Corbusier et Mallet-Stevens), c'est l'équipe Aubert qui remporte le concours, marquant le triomphe d'un style moderniste international fortement critiqué par les avant-gardes architecturales. Construit en moins de deux ans, le Palais de Tokyo reçoit son nom du quai qui le sépare de la Seine.

- Paradoxalement inauguré par une exposition d'art ancien en 1937, le musée national d'Art moderne ne répond à sa vocation primitive qu'après la guerre, une fois dirigé par Jean Cassou.
- Jusqu'en 1976, date du transfert de ses

collections vers le centre Georges Pompidou, le musée poursuit son travail d'enrichissement et d'ouverture à l'art international. Vide, il rouvre en juillet 1977 et présente la peinture de la fin du XIX^e siècle (préfiguration du musée d'Orsay) et des donations d'artistes du début du siècle.

- En 1984, c'est le nouveau centre de la Photographie (CNP) qui prend la place, avant de la céder en 1993 au projet de Palais du Cinéma qui migre à son tour (Bercy). Fermé pendant plusieurs années, le site est choisi en 1999 par le ministère de la Culture pour y accueillir un centre d'art consacré à la création contemporaine.

architecture par Lacaton et Vassal

La première performance du tout nouveau Palais de Tokyo, "Site de création contemporaine", c'est son architecture. Plus que jamais, l'esprit loft, friche et dépendances, y souffle entre les plâtres. Le vaste palais, inauguré en 1937 lors de l'Exposition universelle et construit par un quatuor d'architectes plus modérés que modernes, Dondel, Aubert, Viard et Dastugue, revient de loin. Connu pour son approche low-tech, son style "bricolo-banlieue", le couple Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal a su trouver la juste posture pour mener à bien la remise à flot d'un mastodonte. Loin de vouloir gérer des enveloppes budgétaires aux allures de raz-de-marée, ils ont d'entrée opté pour un pragmatisme de rigueur : les travaux seraient

poursuivis jusqu'à épuisement du budget, ensuite le bâtiment, et ses 5000 m² carrés ouverts au public, resterait en l'état, brut comme l'art du même métal. Le résultat est éclatant. Dominé par sa superbe verrière épousant la courbe de l'édifice d'origine, le site de création contemporaine exhibe tous les stigmates d'une branchitude scarifiée : moellons apparents, lumières crues, dalles de béton gris, ferraillements agressifs, demi-escaliers coupés ras. En vérité, tout ici a un sens. Les architectes ont su optimiser chaque fonction. "L'éclairage est dopé par le sol réfléchissant, la ventilation inspirée de celle des serres est naturelle, exit alors la réalisation d'une lourde et coûteuse climatisation... Mieux, dit encore Anne Lacaton, nous avons disposé au millimètre toutes les connexions logées dans les

faux plafonds pour maximiser les réseaux : de l'invisible mais du concret". On aura compris que l'essentiel du travail des architectes échappe au regard. L'accessibilité générale, le confort thermique et, surtout, la stabilisation structurelle du bâtiment rendue nécessaire par les précédents travaux d'Hamoutène, qui s'était lancé dans une opération pharaonique du temps où, à la tête d'un budget de 300 millions de francs, il pensait édifier le musée du cinéma, tout ceci est d'une discrétion rare. Seule éclatera donc en majesté l'ambiance censée dupliquer celle interlope et magique de la place Djemaa El-Fna de Marrakech. Le monde de l'art étant un nid de serpents, souhaitons que l'architecture ait le charme nécessaire pour en charmer le plus possible. Sinon, cela va siffler.

Philippe Trétiack

les chiffres clés

- Superficie totale du bâtiment : 20 600 m². Site de création contemporaine : 8700 m², dont 5000 m² d'espaces ouverts au public (dont une boutique, une librairie, deux restaurants)

et 3500 m² de surface d'exposition.

- Coût des travaux : 23 780 MF. Coût global : 30 MF. Durée du chantier : 6 mois.
- Budget de fonctionnement prévu pour 2002 : 23 MF.

- Subventions du ministère de la Culture-délégation aux Arts plastiques : 11,5 MF.
- Apport de fonds privés (mécénat, co-production) : 7 MF.
- Recettes générées par les activités : 4,5 MF.

programmation

- 19 janvier-26 mai : "les Tendances de l'art contemporain actuel par 20 artistes." De Gupta (Thaïlande) à Gunilla Klingberg (Suède), 20 artistes mettent en jeu à travers leurs œuvres les problématiques majeures de l'art contemporain.
- 19 janvier-17 mars : "Island of an Island" et "Peripheral Communities". De la découverte d'une île volcanique aux portraits d'habitants de périphéries urbaines, Mélik Ohanian (France) explore les notions de territoires, de cultures et de communautés.

- 19 janvier-31 mars : "Taxi Biennale". Le Thaïlandais Navin Rawanchaikul met en scène, pour sa première exposition en Europe, un commissaire d'exposition et un marchand pour un dialogue sur l'art avec le public.
- 19 janvier-17 février : "Que pense votre femme/copine de vos mains sèches et rugueuses ?". Monica Bonvicini poursuit son enquête sur les ouvriers du bâtiment du Palais de Tokyo, qu'elle expose sous forme d'installation.
- 19 janvier-8 septembre : "Musée d'art contemporain africain virtuel". Tous les six mois un artiste est invité à concevoir un

environnement convivial et spécifique nommé "le salon". Le Béninois Meschac Gaba inaugure le lieu avec la 11^e salle de son musée d'art contemporain africain virtuel. Une manière de redéfinir l'art contemporain africain en le confrontant à l'institution occidentale.

- Palais de Tokyo, site de création contemporaine, 13, avenue du Président-Wilson, 75116 Paris, tél. 01 47 23 54 01, www.palaisdetokyo.com Tarif d'entrée : 3/5 €. Ouvert du mardi au dimanche, de 12 h à 19 h. Inauguration et accès gratuit du samedi 19 janvier au mardi 22 janvier (fermé le lundi 21 janvier).

